Mā ḫafiya aʿẓam par « ce qu'il craignait le plus » au lieu de « ce qui est caché est pire ») les passages traduits, judicieusement choisis pour illustrer les thèses de l'auteur, le sont magistralement et l'ouvrage est écrit dans un style alerte et dans une langue claire.

Dans le second cas – le nôtre – on ne manquera pas de soulever quelques questions : est-il judicieux d'analyser une personnalité issue d'une culture autre à l'aide de concepts psychanalytiques élaborés à partir de l'observation de notre propre société et dont la validité universelle est loin d'être prouvée ? L'œuvre littéraire est-elle le simple reflet de la personnalité de l'écrivain et de son environnement ? Les personnages littéraires peuvent-ils être envisagés comme de simples projections de l'auteur ? Le parti pris de B. Ryberg nous semble conduire à une fuite devant le texte et, partant, à une méconnaissance, du moins partielle, des problématiques (qu'il s'agisse de celles de la société égyptienne ou de celles de l'auteur et de son œuvre), parce qu'il nie tout relativisme culturel et évalue l'autre à la lumière de critères occidentaux supposés universels. Il est significatif à ce titre que, mises à part quelques allusions, l'humour, souvent noir, la capacité de rire de soi et des travers douloureux de la société dont il est issu, si fréquents chez Yūsuf Idrīs, sont entièrement passés sous silence. Le portrait de Nasser, de l'écrivain et des personnages « révolutionnaires », tous mis sur le même plan, n'aurait-il pas gagné à être nuancé, en prenant en compte, outre celle de Vatikiotis, d'autres biographies de Nasser (celle de Lacouture et de H. Haykal, par exemple) et d'autres études sur l'Égypte contemporaine ? La comparaison entre Nasser et Idrīs sur fond de présupposés psychanalytiques est-elle bien sérieuse ? Comment expliquer alors le respect dont Nasser a joui non seulement en Égypte, mais encore dans le Tiers Monde ? En somme, et tout en reconnaissant que cette monographie apporte de nombreuses données nouvelles et suggère des pistes de recherche, on aurait souhaité plus de neutralité et plus de respect face à des problématiques qui ne sont pas européennes, mais égyptiennes et arabes.

Heidi TOELLE
(Université de Provence)

Tārīḫ al-adab al-tūnusī. Bayt al-Ḥikma, Carthage, 1989-1993. 15,5 × 24 cm, 6 tomes.

En 1985, dans le cadre de la jeune Académie tunisienne, M. Hammadi Sammoud lançait le projet d'écrire une histoire de la littérature tunisienne. Le mérite de ce projet, qui met à contribution une vingtaine d'universitaires, est d'être le premier à vouloir être exhaustif dans le temps (des origines puniques à l'expression française, en passant par le grec et le latin) et dans les genres (théâtre et littérature populaire en dialectal). Pour le moment, seuls les quatre derniers siècles sont couverts par les études.

Les deux premiers fascicules parus (*al-Adab fī l-ʿahd al-murādī wa l-ḥusaynī,* 1989 et 1990, 171 et 488 p.) vont de 1574, arrivée de Sinan Pacha à Tunis, à 1881, établissement du protectorat français. Ils ont été préparés par ʿAlī al-Šannūfī, ʿUmar b. Sālim, al-Hādī Ḥammūda al-Ġuzzī et Riyāḍ al-Marzūqī. Ils se présentent comme un manuel et comprennent trois parties. La première survole les événements politiques et résume l'évolution de la littérature (I, p. 10-58). La deuxième est un

BCAI 11 (1994) Collectif: Tārīḫ al-adab al-tūnusī, recensé par J. Fontaine
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

petit dictionnaire bio-bibliographique des 34 principaux écrivains de cette époque (I, p. 59-148). La dernière partie est un choix de textes classés selon les auteurs retenus auparavant (II, p. 5-472). Le lecteur trouve là le matériau essentiel pour aborder la littérature de ces trois siècles.

Dans le sixième fascicule paru (*Tāriḫ al-adab al-tūnusī al-ḥadīṯ wa l-muʿāṣir,* 1993, 285 p.), les auteurs abordent la période qui va du début de la modernisation du pays en 1860 jusqu'en 1985, date du projet. Les sept contributeurs ont revu les textes proposés par leurs collègues pour tenter d'harmoniser leur démarche. On peut évidemment reconnaître la griffe de chacun d'entre eux, mais le contrôle collectif permet d'obtenir une plus grande objectivité et de réparer des oublis involontaires.

Le premier chapitre, de Muḥammad Ṣāliḥ al-Ǧābrī (p. 9-38), englobe tous les genres de 1860 à 1920. Le choix des dates montre que l'histoire de la littérature ne coïncide pas tout à fait avec le déroulement des faits politiques. Les commencements de l'imprimerie donnent un coup de fouet à la production littéraire, qui restera longtemps caractérisée comme une littérature de presse. C'est au début du vingtième siècle qu'apparaissent la première pièce de théâtre, le premier roman et le premier poème « moderne ».

Le deuxième chapitre, de Ǧaʿfar Māǧid, traite de la littérature tunisienne entre les deux guerres. Ce fut un âge de rêve qui vit la parution de la revue *al-ʿĀlam al-adabī* regroupant les principaux écrivains de l'époque. La nouvelle prend un élan décisif, et Šābbī reste le poète dont la renommée franchit les frontières du pays. La critique littéraire trouve justement sa place au milieu de la production relativement abondante. Enfin, c'est juste avant la deuxième guerre mondiale que Maḥmūd al-Masʿadī écrit la plus grande partie de son œuvre.

La période suivante s'ouvre en 1947 avec la parution de la deuxième série de la revue *al-Mabāḥiṯ* et se termine en 1969 avec l'avant-garde. Il faut un certain nombre d'années après l'indépendance pour observer un véritable développement. Pour ce qui concerne la prose (Aḥmad Mammū, p. 60-83), les revues *al-Fikr* et *Qiṣaṣ* jouent un rôle déterminant. C'est la tendance réaliste socialisante qui domine le secteur, accompagnée d'un intérêt pour l'histoire et la lutte nationale. Face à ces œuvres, la critique structuraliste ouvre des chemins nouveaux. Pour la poésie (Muḥammad Sāliḥ Ibn ʿAmor), les deux frères Smādiḥ donnent un élan particularisé aux thèmes patriotiques, avec la présence de la revue *al-Nadwa*. Apparaissent alors le courant néoclassique et la poésie engagée dans l'entreprise collectiviste du socialisme.

La dernière période va de 1970 à 1985. La nouvelle et le roman sont étudiés par Maḥmūd Ṭaršūna (p. 118-153). Si certains nouvellistes se situent encore dans la tradition, d'autres se plongent dans le réel psychologique et social, fût-il amer, tandis que les derniers font éclater toutes les formes sous l'influence du Nouveau Roman. Le roman patriotique jouxte le roman social ou le roman d'idées. La critique et le théâtre sont traités conjointement par Aḥmad Mammū et Maḥmūd Ṭaršūna. Si certains chroniqueurs de presse regroupent leurs articles en volume, d'autres publient leur thèse. Manifestement les textes les plus significatifs sont influencés par l'enseignement de Tawfīq Bakkār. Une pléiade de ses disciples ont leurs livres en librairie. Si quelques essais sont plutôt documentaires, d'autres se lancent dans la théorisation. Le théâtre est marqué par la diminution de l'emploi de l'arabe littéraire au profit de la langue tunisienne. D'autre part, la naissance du « Nouveau Théâtre », première troupe professionnelle privée, marque, par son sérieux et sa profondeur, les représentations des dix dernières années. S'y manifestent un recours au patrimoine, une critique sociale et une propension à l'humour.

BCAI 11 (1994) Collectif: Tāriḫ al-adab al-tūnusī, recensé par J. Fontaine
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

La poésie d'avant-garde se veut sans entraves et casse tous les schèmes connus (Muḥammad Ṣāliḥ Ibn ʿAmor, p. 181-206). Vers la fin des années du libéralisme économique, la revue *al-Aḫillā'* ouvre ses portes à diverses tendances. Le courant réaliste subsiste à ses côtés, tandis que la poésie cosmique apparaît après les événements sanglants de janvier 1978, sans oublier la veine patriotique toujours existante.

La littérature populaire est présentée par Muḥyī al-Dīn Ḫrayyif (p. 207-238) : épopée ou hagiographie, légendes, chansons, proverbes et énigmes, poésie proprement dite (structure, thèmes, différences entre la ville et la campagne). Enfin, le dernier chapitre est réservé à la littérature tunisienne en français (Jean Fontaine, p. 239-263) : littérature de description à partir des années vingt, littérature de déchirement par la suite, avec les nuances à apporter selon que les poètes vivent à l'étranger ou en Tunisie.

Ce sixième fascicule est complété par deux tomes de textes respectivement sur la poésie (Muḥammad Ṣāliḥ b. ʿAmor, 1990, 352 p.) et sur le roman (Muṣṭafā al-Kīlānī, 1990, 264 p.). Le fascicule de textes poétiques ne comporte pas de table des matières ni d'index alphabétique, ce qui est un inconvénient majeur pour ce genre d'ouvrages. Y sont présentés des poèmes de 70 auteurs classés dans l'ordre chronologique de leur date de naissance. Le fascicule sur le roman propose des textes de 31 écrivains classés dans l'ordre chronologique du premier extrait choisi, ce qui peut évidemment prêter à confusion quant à l'évolution du genre. Comme pour les poètes, chaque romancier est présenté brièvement.

À ces tomes normalement prévus dans le projet initial, l'éditeur a cru bon d'ajouter un volume d'études consacré exclusivement au roman (Muṣṭafā al-Kīlānī : *Iškāliyyāt al-riwāya*, 1990, 238 p.). On sent un flottement dans la définition du corpus (19 titres cités dans la liste des sources et seulement 16 romans présentés). Le plan du livre laisse apparaître une disproportion entre les parties (90, 50, 20, 5 et 15 pages). L'introduction fait le point des études sur le roman tunisien parues au jour de la rédaction du travail (1987). Pour proposer une classification scientifique du roman tunisien, l'auteur passe en revue l'organisation de la narration entre l'extension de l'espace et la mobilité du temps, les personnages entre le réel du moi et l'existence dans sa signification socio-civilisationnelle et humaine, la tradition et le renouveau, le rapport à l'histoire, l'identité entre le réalisme et l'abstraction. Ceci l'autorise à diviser le roman tunisien en trois groupes principaux (si l'on fait l'impasse sur les débuts jusqu'en 1956) : le « roman traditionnel » durant les années cinquante et soixante, le « roman transition » des années soixante-dix, le « roman quête » à partir des années quatre-vingt. Dans l'ensemble de son ouvrage, il accorde une place de choix au texte de Maḥmūd al-Masʿadī *Ḥaddaṯa Abū Hurayra qāl,* qu'il n'arrive pas à classer dans les catégories que son analyse lui a permis de définir..

Comme on peut le constater, ce volume rajouté reste à part de l'entreprise. Malgré les inconvénients du travail collectif, les fascicules parus de cette première histoire de la littérature tunisienne peuvent désormais servir de référence et susciter des travaux complémentaires. Souhaitons que Bayt al-Ḥikma ne tarde pas à publier les tomes manquants et qui concernent le passé plus lointain et souvent moins connu.

Jean FONTAINE
(IBLA, Tunis)

BCAI 11 (1994) Collectif: Tārīḫ al-adab al-tūnusī, recensé par J. Fontaine
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

ʿAbd al-Ḥamīd IBN HADŪGA, *Amṯāl ǧazā'iriyya*. Al-ǧamʿiyya al-ǧazā'iriyya li-l-ṭufūla wa-ʿā'ilāt al-istiqlāl al-maǧǧānī, Alger, 1992. 22 × 23,5 cm, 330 p.

L'auteur est l'un des meilleurs romanciers algériens de langue arabe. Ce recueil compte 639 proverbes qui, dit le sous-titre, sont « couramment employés dans le village d'al-Ḥamrā', circonscription de Bordj Bou Areridj ». Ce village de Petite Kabylie situé à 40 km à l'ouest du chef-lieu et à 40 km au nord de M'sila a la particularité d'être « 100 % arabe, du moins par la langue » et de se trouver non loin de zones berbérophones. Cette particularité ne se sent guère dans les textes recueillis : il faut attendre le proverbe n° 106 pour trouver le premier mot berbère : *tšaššū* (« viande » en langage enfantin), ensuite le n° 163 contient le mot *ǧarṯīla* (couverture, couvre-lit, tapis de prière) qui est donné comme venant du berbère. Et c'est tout.

Mais ce village l'ayant vu naître, l'auteur ne manque jamais de signaler toute expression marquée, selon lui, au coin d'al-Ḥamrā' ! Ici (n° 74) c'est la présence dans le dicton d'un toponyme tout proche de chez lui qui en authentifie la provenance ; là (n° 60 : « Nous avons perdu la voix à [parler pour] ne rien dire »), ʿA.I.H. a personnellement connu le sage de la *ǧamāʿa* à qui on le doit, et le n° 98 se trouve à peu près dans le même cas. Mais la filiation la plus cocasse au village natal est celle du n° 93 (« L'amour peut tomber sur branche sèche ») qui ferait allusion à Laylā, la femme que Qays avait tant aimée qu'il en avait perdu la raison ; donc, selon cette *riwāya* tout à fait originale, Laylā était un laideron !

Pourtant « l'esprit de clocher » – si l'on peut dire – ne l'empêche pas d'admettre et même de rechercher des parentés dans la sagesse arabe et notamment maghrébine. S'il va de soi que tel proverbe évoqué est algérien, l'auteur éprouve parfois le besoin de signaler qu'on trouve quelque chose de semblable ailleurs. Le n° 201 est l'occasion d'évoquer à la fois la variante tunisienne (qu'on trouve dans le recueil du cheikh al-Baṣīr al-Zarbīnī) et la variante marocaine (qui lui est fournie par un hémistiche du cheikh ʿAbd al-Raḥmān al-Maǧḏūb). Cette dernière référence apparaît vraiment très souvent et dans deux cas (n°s 150 et 365), le proverbe donné n'est rien d'autre que la reprise d'un hémistiche du *malḥūn* marocain. L'auteur va même jusqu'à classer les variations « nationales » sur un même thème : il estime l'algérien n° 394 (« Ce qui est écrit sur la tête, ni *taleb* ni amulette ne l'empêche ») moins fataliste que l'égyptien et plus superstitieux que le tunisien.

Mais la poésie dialectale maghrébine – le *malḥūn* – n'est pas le seul domaine auquel notre auteur s'intéresse. L'*adab* le plus classique lui permet de faciles et savoureux rapprochements avec des pages entières du *Maǧmaʿ al-amṯāl* d'al-Maydānī, du commentaire de la *Ḥamāsa* et de bien d'autres recueils (cf. , notamment, p. 119-121) dont on trouve la liste en index. Il prend ainsi du recul par rapport à al-Ḥamrā' et, dès lors, peut se permettre de tout dire. Ainsi pour le n° 121 (« *Ḫubz w-ṭīz* ») qui s'emploie pour un homme qui a épousé une femme belle et riche, il s'excuse ainsi : « Ce proverbe est obscène et vulgaire. J'aurais préféré ne pas le mentionner ici mais j'ai craint de fausser la réalité sociale, et d'ailleurs dans les livres d'*adab* on trouve bien pis » (p. 69).

L'auteur veut en effet trouver dans ces maximes et dictons un certain reflet de la réalité sociale. Nous avons surtout affaire à un milieu campagnard où les bêtes parlent (cf. p. 153), à une philosophie paysanne (cf. n° 259 et le commentaire haut p. 113) et, éventuellement à une critique du paysan citadinisé (cf. p. 124). Certains proverbes peuvent être datés : le n° 539 est un écho de la révolte malheureuse qui dressa en 1871 al-Muqrānī contre l'occupant français, le n° 54 atteste la

BCAI 11 (1994) Collectif: Tārīḫ al-adab al-tūnusī, recensé par J. Fontaine
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net